

Quelques réflexions sur nos méthodes d'instruction

Autor(en): **Sarasin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **77 (1932)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341475>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Etranger :
an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.25		1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—	Prix du N ^o fr. 1.50	3 mois fr. 5.—

DIRECTION ET RÉDACTION :

Major R. MASSON, Chemin du Grey, Lausanne. Tél. 32.217.

ADMINISTRATION, ABONNEMENT, VENTE :

Av. de la Gare 23, Lausanne.

Compte de chèques post. **II.5209****ANNONCES :** Agence de Publicité Gust. Amacker, Palud 3, Lausanne.

Quelques réflexions sur nos méthodes d'instruction.

Toutes les fois que nos officiers supérieurs suisses ont l'occasion de parler à un officier étranger, qui a étudié sérieusement notre armée, qui l'a vue au travail et qui parle franchement, sans parti pris et sans flatterie, cet officier étranger nous fait à peu près la même réponse : « Votre troupe est très bonne, animée d'un excellent esprit, connaissant les éléments essentiels de ce qu'elle doit savoir, mais vos cadres subalternes manquent de routine, d'expérience, d'assurance et, par conséquent, d'autorité ».

Cette constatation, tous ceux d'entre nous qui suivent de près, sans idée préconçue et avec un minimum de bon sens, le travail de nos troupes, l'ont faite de la façon la plus évidente. Mais, chose étonnante, on ne paraît tenir aucun compte de la lacune grave que présente notre système d'instruction. Au contraire, on s'enferme toujours davantage dans un système qui date de la période de la guerre et qui est la cause principale de cette lacune.

Dans notre corps d'officiers supérieurs une école, toujours plus nombreuse et dirigée par des chefs influents, ne veut plus entendre parler que du « détail » et sacrifie tout le reste à l'instruction individuelle et formelle de l'homme, du simple soldat.

La conséquence obligée de ce fait est que nos sous-officiers, nos lieutenants et même nos capitaines ne se développent pas comme ils le voudraient, le pourraient et le devraient. Réduits pendant neuf jours sur dix au rôle d'instructeurs dans le travail formel, rôle auquel ils sont, pour la plupart, très mal préparés, nos sous-officiers et nos officiers subalternes n'ont pour ainsi dire jamais l'occasion de commander effectivement, de développer leur initiative et leur coup d'œil, de tenir en main leur troupe dans des conditions difficiles, de faire figure de chefs.

Dans nos écoles de sous-officiers on perfectionne le soldat surtout au point de vue formel, on n'en fait pas un chef ; l'exercice du commandement y est pratiqué d'une façon rudimentaire.

On peut en dire presque autant de nos écoles d'officiers. Dans nos écoles de recrues, nos jeunes lieutenants passent le plus clair de leur temps à contrôler, de façon souvent très vague, le travail de leurs caporaux, qui, eux-mêmes, font faire à leurs hommes des exercices formels, ennuyeux pour tout le monde, parce que répétés trop souvent et surtout trop longtemps, sans que personne sache exactement ni leur sens, ni leur but.

Dans les cours de répétition, on continue l'instruction de la troupe et de ses cadres selon une méthode semblable. On attache le plus d'importance au *détail*, c'est-à-dire à l'instruction purement formelle de l'homme. Et, si l'on s'occupe, par hasard, du développement des sous-officiers et des lieutenants, c'est en organisant des exercices de cadres, dont je ne conteste nullement l'utilité, mais qui ne remplaceront jamais la pratique du commandement.

Combien avons-nous de sous-officiers ou de lieutenants qui sachent, par expérience, mener une patrouille, commander une pointe ou une section d'avant-postes ? Combien en avons-

nous qui sachent adapter leurs dispositions à la situation et au terrain dans lesquels ils se trouvent ? Combien en avons-nous qui aient le coup d'œil et l'imagination assez développés pour comprendre ce qui leur arrive, ce qui peut leur arriver et ce qu'ils ont à faire pour satisfaire à leur mission ? Combien avons-nous de lieutenants qui sachent vraiment *commander*, c'est-à-dire donner des ordres réfléchis, clairs et précis, qui inspirent à la troupe respect et confiance ?

Ces questions méritent d'être examinées sérieusement, sans parti pris et, si nous le faisons, nous devons nécessairement reconnaître que la réponse est peu satisfaisante. Et le mal est d'autant plus sérieux qu'il ne s'agit pas seulement ici d'un défaut de connaissances ou de routine ; il s'agit bien plutôt d'un défaut de caractère : manque de coup d'œil, manque de décision, manque de volonté vis-à-vis de la troupe.

Loin de moi la pensée d'incriminer ici nos jeunes officiers, car je suis convaincu que la plupart d'entre eux ont le désir de remplir au mieux leur devoir et leur mission et qu'ils seraient assez intelligents pour y réussir.

Si notre lieutenant est souvent inférieur à sa tâche, cela tient à ce que, grâce aux idées en cours, on n'a pas fait le nécessaire pour perfectionner son instruction et son éducation militaires.

Il ne développe, en effet, ni son caractère, ni son intelligence, en exerçant ses hommes aux manèvements d'armes ou au pas cadencé, ni même en manœuvrant des groupes de façon purement formelle, sur une place d'exercice. On ne devient un chef qu'en pratiquant le commandement sous toutes ses formes : au cantonnement, en service de campagne dans des situations variées et difficiles, qui impliquent du jugement, de la décision et de l'initiative, au combat, en manœuvre, alors qu'il s'agit de maintenir la discipline dans sa troupe fatiguée.

A nous donc de fournir à nos cadres subalternes ces occasions de se perfectionner dans le commandement, d'apprendre les nécessités de la vie en campagne, de comprendre les conditions essentielles de la vraie discipline et de se tremper le caractère au point d'être de vrais chefs. Nous l'avons beaucoup

trop peu fait ces dernières années, entraînés vers un pur formalisme, qui n'a qu'une valeur relative.

On peut lire dans nos revues militaires, ou l'on entend dire dans certains cercles d'officiers que les manœuvres, si elles servent à l'instruction de nos états-majors supérieurs, ont une influence négative sur la troupe, dont elles détruisent la discipline. Je ne conteste pas que, en manœuvre, on constate souvent dans nos troupes un laisser-aller que je qualifie de déplorable et que je suis le premier à regretter. Mais la conclusion que je tire de cette constatation est directement opposée à celle qu'on en déduit en général. Pour moi, le laisser-aller qui intervient trop souvent dans nos manœuvres est simplement la preuve que nos officiers, en particulier les capitaines et les lieutenants, trop peu conscients, par défaut d'expérience, des nécessités de la vie en campagne, sont enclins à accepter un relâchement de la discipline alors que celle-ci est, il est vrai, plus difficile à maintenir, mais qu'elle revêt, par contre, toute son importance.

Cette lacune grave, nous devons non seulement la constater, mais chercher les moyens d'y remédier et, pour moi, il n'y a pas d'autre moyen de le faire que de fournir à nos officiers des occasions fréquentes d'exercer un commandement en campagne, de façon à augmenter leur expérience et à tremper leur caractère. Nous leur ferons comprendre ainsi à la fois les exigences sur lesquelles il ne faut jamais transiger et les allègements, les ménagements qu'il faut savoir accorder à une troupe, fatiguée ou éprouvée, si l'on veut maintenir son moral, par conséquent sa discipline. Et ceci est essentiel, car une troupe qui n'a de discipline que sur la place d'armes et pour les exercices formels n'a, en fait, aucune valeur sérieuse. La vraie discipline est celle qui ne fait que grandir à mesure que les fatigues et les privations sont plus dures et que le danger est plus menaçant.

A ce sujet, je dois m'élever, une fois de plus, contre la conception actuelle de nos cours de répétition de manœuvres. Dans ces cours, en effet, toute la première semaine est consacrée au « détail », y compris, il est vrai, de petits exercices formels de compagnie ; les trois derniers jours de la seconde

semaine sont réservés pour le défilé, les marches ou transports vers la place de démobilisation et la démobilisation. Restent deux jours et demi pour les manœuvres de division. Or ces manœuvres se déclanchent un beau jour, sans aucune préparation quelconque, puisqu'on saute à pieds joints des petits exercices formels dans le cadre de l'unité à des opérations auxquelles prennent part trois brigades d'infanterie, une brigade de cavalerie et au moins trois régiments d'artillerie. Faut-il dès lors s'étonner que ce saut dans l'inconnu soit déroutant pour les cadres à tous les degrés et pour la troupe ? Certes non !

Condamner nos « grandes manœuvres », parce que, commencées sans préparation aucune, elles sont une épreuve trop forte pour la troupe, comme le font certains officiers, est difficilement concevable, car, enfin, une troupe qui ne peut manœuvrer dans le cadre d'une division sans perdre sa cohésion et sa discipline sera bien moins capable encore de se battre et, alors, à quoi sert-elle ?

Ce qu'il faut, c'est *préparer* nos manœuvres de division par le travail de la première semaine, qui doit comporter au moins des exercices dans le cadre du régiment combiné, permettant à l'infanterie, à la cavalerie et à l'artillerie de collaborer dans des conditions relativement faciles et sans excès de fatigue.

D'une façon générale, la conduite tactique, le commandement effectif dans les conditions de la vie en campagne doivent prendre plus de place, que dans le passé récent, dans nos cours de répétition. C'est une condition absolue du perfectionnement moral, intellectuel et aussi physique de nos jeunes officiers.

* * *

Et maintenant, quelques remarques sur *la formation de nos soldats*.

Dans toutes les armées, la formation du soldat comporte, d'une part, l'*instruction*, qui implique l'enseignement des connaissances nécessaires et la pratique de celles-ci, d'autre part l'*éducation*, qui doit amener l'homme à la possession des

qualités morales qui lui permettront d'affronter les épreuves de la guerre. Et partout on s'entend pour reconnaître que, quelle que soit la valeur de l'instruction, celle de l'éducation doit primer.

Dans l'instruction, l'on doit forcément faire une part à l'*automatisme*. Pour chaque soldat il y a une série de mouvements, en particulier dans l'emploi de son arme, qui doivent devenir des réflexes, au point que l'homme les exécute avec toute la précision voulue, même dans les conditions les plus difficiles, alors que le danger ou toute autre influence extérieure contribue à troubler son équilibre nerveux. Cet automatisme est une nécessité absolue ; ceux qui le contestent prouvent par là qu'ils ne comprennent rien à la formation du soldat. Il est un élément essentiel de l'instruction individuelle et il intéresse déjà l'éducation, puisque la précision et l'énergie dans les mouvements, auxquelles doit conduire cette forme de l'instruction, est une partie essentielle de la discipline.

Mais autant il est indispensable de provoquer chez le soldat ces réflexes automatiques, autant il est néfaste : 1° d'appliquer cette méthode à tort et à travers, même là où l'automatisme n'est pas indiqué ; 2° de compliquer les mouvements automatiques en y introduisant des finesses dépourvues d'une quelconque utilité, ou en modifiant ces mouvements à courts intervalles sans justification absolue. Ces erreurs, encore trop fréquentes dans notre armée, non seulement nuisent directement au but poursuivi : la précision dans les mouvements automatiques, mais ce qui est plus grave encore, elles enlèvent à l'homme le sentiment du sérieux de ce qu'on lui enseigne.

En fait, c'est la précision dans les mouvements automatiques indispensables qui doit être l'un des buts essentiels de ce qu'on appelle, assez malheureusement du reste, tantôt le drill, tantôt le dressage.

L'autre but du drill est de donner à l'homme la tenue correcte du soldat, faite d'une tension générale des muscles sous l'effort de la volonté, signe du respect qu'a le soldat de lui-même, de l'uniforme qu'il porte et de l'armée qu'il sert. C'est avec raison que nous exigeons que l'homme au « garde-

à-vous » soit redressé, tendu et immobile, que le soldat, au défilé, soit de même concentré de toute son énergie. C'est, à mon avis, avec moins de raison que, dans l'infanterie, on consacre tant de temps à exercer le maniement d'arme, exercice de drill qui n'a aucune utilité directe et qui n'a pas grand' chose à faire avec la vraie discipline.

Je suis donc convaincu, autant que qui que ce soit, de l'utilité, de la nécessité même du drill, mais je sais aussi que dans cette branche de l'instruction il se commet d'innombrables erreurs qui ont eu de déplorables effets.

Le drill est le moyen de provoquer chez le soldat la réaction énergique et vive aux commandements ; il a pour objet de vaincre la nonchalance, la tendance au moindre effort qu'ont beaucoup d'hommes, de donner à la troupe une tenue correcte et de provoquer chez le soldat les réflexes utiles à son instruction militaire.

Pour atteindre ce résultat, il faut :

1^o pratiquer le drill selon des méthodes et avec des exigences immuables, sans exagération et sans variation ;

2^o contrôler son exécution avec un maximum d'attention et d'énergie et réagir contre toute nonchalance ;

3^o ne jamais prolonger inutilement les exercices de drill, c'est-à-dire les interrompre dès que la troupe a réagi à la satisfaction du chef.

Dans la dernière partie des écoles de recrues et dans les cours de répétition, le drill ne devrait être pratiqué que dans des reprises en main, courtes, mais commandées et contrôlées avec d'autant plus d'attention et d'énergie. On gagnerait ainsi beaucoup de temps et on obtiendrait certainement un résultat meilleur.

Enfin je dois dire, en toute franchise, que les résultats auxquels aboutissent nos méthodes de drill ne sont, à mon avis, pas satisfaisants. Nos soldats, à la fin de leur période d'instruction sont, en effet, non pas souples, alertes et attentifs, comme ils devraient l'être, ils sont raidis, crispés et maladroits. Pour préciser, quelques faits :

Au *garde-à-vous*, les hommes qui donnent tout leur effort ne se montrent en général pas à leur avantage, parce qu'ils

sont beaucoup trop crispés. On ne veut plus que le soldat regarde son supérieur loyalement dans les yeux, on veut qu'il ait un « regard intérieur », autrement dit figé bêtement dans le vide.

Et notre salut ? Peut-on voir quelque chose de plus laid et même de plus impoli ? Pourquoi cela ? Parce que l'homme, voulant satisfaire à nos exigences, se raidit comme un automate, au lieu de saluer correctement et surtout naturellement.

Et notre « pas cadencé » ? Pourquoi est-il si mal vu dans certaines parties de la Suisse ? Parce qu'il est beaucoup trop raide, ce qui lui enlève toute élégance et le fait paraître ridicule dès qu'il est quelque peu exagéré, ce qui arrive fort souvent.

Enfin, la façon dont dans certaines écoles on apprend aux hommes à parler à leurs supérieurs en hurlant, pour ne pas dire en aboyant ! Quelqu'un peut-il trouver dans cette manière de faire, parfaitement grossière, une trace quelconque de respect ou de politesse ?

Ces procédés d'instruction, très répandus dans notre armée, ont le tort absolu de provoquer la laideur ; mais ils ont le tort bien plus grave encore de tuer en l'homme le geste naturel. Or le naturel est un élément essentiel de sa loyauté, qui est la base la plus solide de la vraie discipline.

Cette réflexion m'amène à traiter brièvement la question de l'éducation du soldat. J'ai dit plus haut l'importance que j'attache, pour cette éducation, au drill, qui doit amener l'homme à une réaction vive et correcte aux commandements reçus, qui doit le pousser à l'énergie dans l'effort, à la maîtrise de ses nerfs et de ses muscles dans sa volonté de bien faire, qui doit donner à la troupe une tenue correcte. Mais le drill n'est qu'un moyen entre beaucoup d'autres ; il n'a de valeur que s'il est pratiqué à bon escient ; il peut même faire beaucoup de mal, s'il est employé maladroitement. En outre le drill amène à des résultats d'éducation essentiellement physiques. Il ne développe en aucune façon l'intelligence et, dans le domaine moral, s'il crée la soumission à l'autorité, il ne suscite pas chez l'homme les sentiments, beaucoup plus nobles, du dévouement et de la fidélité. Or ces sentiments

sont justement ceux qui conditionnent la solidité d'une troupe et d'une armée.

Il est donc complètement faux d'attribuer au drill une valeur exagérée et de consacrer à sa pratique plus de temps qu'il n'est nécessaire pour obtenir les résultats qu'il peut donner.

Il est complètement faux, aussi, de juger de la valeur d'une troupe uniquement d'après la façon dont elle défile ou exécute un maniement d'armes. En réalité, rien ne se prête mieux au bluff que les mouvements de drill et tout soldat intelligent, adroit et peu consciencieux le sait et l'exploite.

L'éducation vraie du soldat s'adresse avant tout à son cœur et à sa conscience ; elle tend à faire de l'homme un soldat dévoué et fidèle dans les petites comme dans les grandes choses. L'on doit faire comprendre à chacun les nécessités de la vie militaire et aussi ses beautés. Pour cela, il nous faut des chefs de tous grades qui aiment la troupe et la comprennent, qui sachent allier la fermeté à la bienveillance, qui commandent avec autorité et contrôlent avec précision, sans jamais pratiquer la chicane mesquine, qui abaisse le moral de la troupe au lieu de l'élever.

L'éducation vraie du soldat se fait, beaucoup plus que par le drill, au service intérieur, alors que chaque homme est rendu responsable de l'entretien de son arme et de son équipement, au service en campagne et au combat, alors que l'homme, n'étant plus sous un contrôle direct et permanent, doit s'efforcer, de toute son attention, de comprendre la volonté de son chef et de la réaliser.

La vraie discipline se voit alors à l'effort que fournit chaque soldat pour faire jusqu'au bout son devoir, à la vivacité avec laquelle il réagit à chaque ordre et chaque signe, au calme et à la précision avec lesquels il charge, vise et tire, à l'esprit qui règne dans la troupe. Or tout ceci ne s'apprend que par l'exercice.

SARASIN,
cdt. 1^{er} corps d'armée.